Février 2006-20 DH-3€

©Jean-Michel André

Elisabeth Piskernik et Driss Benabdallah, autour de l'installation de Hassan Echaïr.

› PAR YASMINE BELMAHI › PHOTOS JEAN-MICHEL ANDRÉ ET DOCUMENTATION

« Le Cube » et le « Collectif 212 », à Rabat Un espace et des artistes pour la Culture

L'ouverture du nouvel espace d'expression, « Le Cube », au Centre Autrichien de Rabat, et la création du « Collectif 212 », qui réunit sept artistes, sont les deux événements qui ont ponctué le paysage de l'art contemporain au Maroc en décembre 2004.

De l'apprentissage d'une langue comme moyen de transmission d'une culture au langage de l'art engageant d'autres formes de pratiques de partage et de création, le glissement de la vocation du Centre autrichien de Rabat vers l'ouverture d'un lieu d'expositions s'est fait naturellement pour Elisabeth Piskernik, Driss Benabdellah et Rachid Jai-Mansouri, les initiateurs et fondateurs du projet d'un centre culturel vivant et ouvert à tous. Deux événements concomitants ont eu lieu à Rabat, en 2004 : la naissance d'un nouvel espace d'exposition, « Le Cube », et la naissance du « Collectif 212 ». Cette double genèse s'est faite dans une totale symbiose », déclare Driss, époux d'Elisabeth, de nationalité autrichienne.

L'ouverture du Centre autrichien de Rabat et la naissance de l'espace « Le Cube »

Tout a commencé par un simple désir entaché d'aucun sentiment de patriotisme. « Quand on a créé le Centre Autrichien, on voulait faire connaître ce pays que j'aime, un petit pays, mais qui a une grande culture », commence par expliquer Elisabeth. Une dimension de la culture étant véhiculée par la langue, la création du Centre affirme d'abord une vocation pédagogique, celle d'être un centre d'examen agréé ÖSD pouvant offrir aux étudiants et aux enseignants en langue allemande de multiples supports pédagogiques ainsi que des séminaires de formation continue. « En 2001, nous avions déjà la licence ÖSD pour faire passer des examens dans des écoles privées. Nous l'avions fait à Salé, à Fès. On travaillait avec des écoles partenaires, mais nous n'avions pas de lieu ». Encouragé par l'ambassade d'Autriche, le Centre ouvre ses portes en décembre 2004. Disposant d'une bibliothèque et d'une médiathèque bien fournies, il livre aussi toute information sur l'Autriche. « On peut distinguer trois volets, le premier est pédagogique, le second est informatif, le troisième est culturel », déclare Driss déjà impliqué dans l'enseignement. Le Centre se révèle dynamique dans ses trois objectifs. Des rencontres bi-annuelles réunissent les professeurs de langue allemande des différentes régions du Maroc. Des visites de classes permettent d'éveiller une curiosité sur le pays. Des « Journées Autrichiennes », à travers l'organisation d'ateliers et de rencontres, sont proposées par le ministère de l'Education autrichien aux enseignants et aux étudiants germanophones. À Rabat, elles se déroulent au Centre et à l'Université Mohammed V, à Fès à l'Académie Ben Abdellah et à Casa au CPR, à Aïn Chock. Ces journées ont été un succès. « Elles ont touché 80 % des professeurs de langue allemande ». Et les personnes en voie de l'être. « Le Centre travaille avec l'Ecole Normale Supérieure et le CPR qui forment les futurs professeurs d'allemand ».

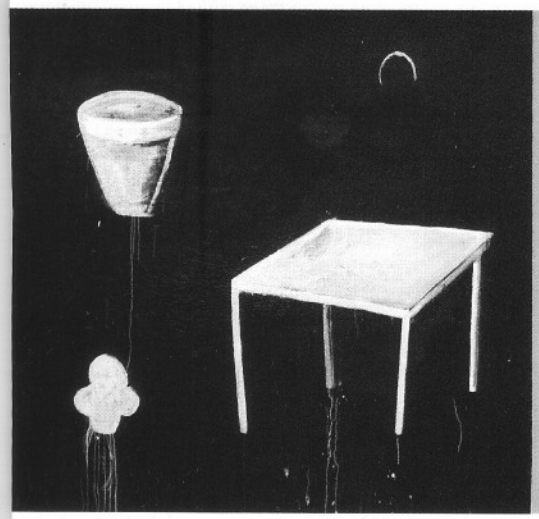
Elisabeth ne se doutait pas du tourbillon dans lequel elle allait plonger en s'installant il y a un an au Maroc. Depuis l'ouverture du Centre, ses journées commencent à huit heures et finissent au-delà de vingt heures. Impulser une dynamique sur plusieurs fronts exige des efforts importants. Driss reconnaît que quand Elisabeth s'est installée au Maroc, le Centre a vraiment pris son envol. Dès sa conception, l'idée de la culture était là. Le Centre voulait être plus qu'un centre de langue. Le couple austro-marocain voulait en faire un espace d'art. « J'ai étudié l'Histoire de l'Art en Autriche et j'ai travaillé dans une galerie ». La propriétaire, Catherine Klagenfurt, marque Elisabeth par la volonté et la passion qu'elle met à promouvoir les jeunes artistes contemporains. Pour l'ouverture du Centre, en 2004, Driss et Elisabeth invitent des artistes. L'un d'eux, Hassan Echair, observe les lieux. Une chambre est encore libre. Il suggère au couple d'en faire une galerie. L'idée est aussitôt adoptée. Un mur est détruit, une exposition de photos est organisée. En avril 2005, les photos de l'artiste autrichien Tom Platzer, « Les SDF de Vienne », sont montrées au public. Un regard sur l'Autriche. Un regard différent. Ce ne sont pas les images d'une Europe opulente. Ce sont celles d'une société en proie à la crise du chômage, aux individus victimes de la drogue, de la boisson. « Des étudiants de l'Université Mohammed V sont venus et ont effectué un travail comparatif sur la façon dont la misère était vécue au Maroc et en Autriche ». Cette exposition marque l'engagement du Centre Autrichien dans une dynamique culturelle et artistique. Un projet « d'Art à l'Ecole », avec l'école Albert Camus, à Rabat, avait mis Driss et Elisabeth en relation avec Hassan Echair, Safaâ, Younès et Imad. Artistes et fondateurs du Centre souhaitaient faire quelque chose ensemble. « Les artistes se connaissaient et travaillaient déjà entre eux. On voulait créer une synergie d'artistes et leur donner un espace

pour qu'ils puissent s'exprimer de manière libre et indépendante », précise Driss. De cette volonté vont naître « Le Cube » et le « Collectif 212 ». Et Driss d'ajouter : « Le Collectif est un projet qui regarde les sept artistes. Nous ne sommes impliqués qu'en tant qu'initiateurs. Le Collectif 212 a sa propre vie ».

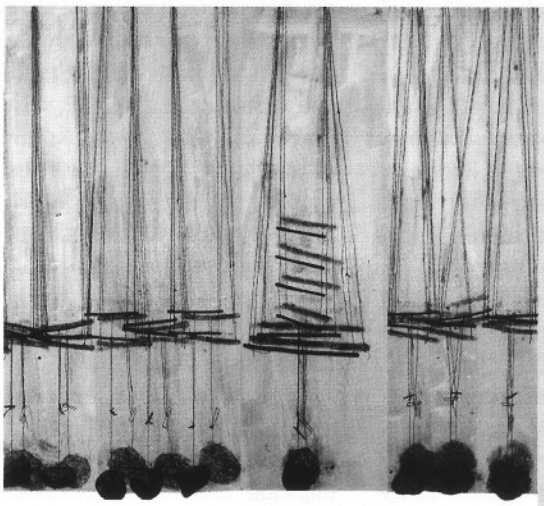
Collectif 212

Amina Benbouchta, Hassan Echair, Safâa Erruas, Jamila Lamrani, Imad Mansour, Myriam Mihindou, Younès Rahmoun, ils sont sept. Sept artistes à avoir décidé d'être ensemble dans un parcours personnel et autonome, sept à vouloir croiser et confronter leurs sensibilités et leur présence en continuant à construire leur propre itinéraire. Un chiffre sept porteur de toute une symbolique. Un collectif pour une création aux multiples formes, toiles, installations, réalisations vidéo. Les sept artistes exposeront successivement tout au long de l'année au Centre Autrichien en présentant une œuvre d'un format similaire de 30x30.

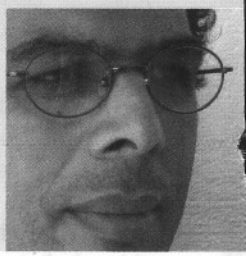
« Tout a débuté autour d'un dîner », se souvient Hassan Echair. « Au moment où j'ai connu Driss, nous étions en train de travailler autour du projet de la directrice de l'Ecole Camus, Brigitte Picquart. Nous avions parlé toute la soirée de l'histoire, des souffrances et des contraintes de l'art au Maroc ». Quand Hassan assiste à l'exposition de Tom Platzer, il prend alors toute la mesure de l'intérêt de l'existence d'un espace comme « Le Cube ». Bien que petit, l'espace avait pris toute sa force. « Ce qui m'attirait particulièrement, c'est que cet espace avait une sorte de virginité, de sobriété et d'autonomie. « Le Cube » n'a pas d'histoire artistique ». L'espace était là, prêt à accueillir. Puis, avec Elisabeth et Driss, les artistes se mettent à penser association, fondation, collectif. « Je crois que les bonnes idées viennent toujours par nécessité ; celle du Collectif n'est pas le fruit du hasard. Depuis un certain temps des liens se sont tissés entre ses membres, et à force d'aspirations partagées avec nos sensibilités particulières, les volontés se sont cristallisées autour de Driss et d'Elisabeth. Un artiste a besoin d'un espace, d'un réseau de liens, d'un endroit pour se confronter avec d'autres artistes, des critiques, amateurs comme profanes, et un public tout simplement. C'était comme un accouchement. On a opté pour le Collectif. En restant dans la modestie et la simplicité, avec toujours la même exigence interne par rapport à son propre travail. Le Collectif doit enrichir sans frustrer », précise Hassan. Le Collectif 212 sera une plateforme de création et d'expérimentation. Les artistes tiennent à préciser qu'il n'y a dans ce mouvement aucune revendication. « Ce n'est pas un manifeste. Ce n'est pas contre les institutions. On ne se démarque pas des autres artistes. Il n'y a pas la vieille tendance et la nouvelle tendance. On ne se place pas comme juge ». C'est à partir de certaines affinités et le partage d'une vision que les artistes ont décidé de se rencontrer sous la forme d'un Collectif avec, pour chiffre, l'indicatif du Maroc, le 212. « Le Collectif réunit des hommes et des femmes animés de la volonté de faire connaître l'art contemporain au Maroc au-delà des frontières, de partici-

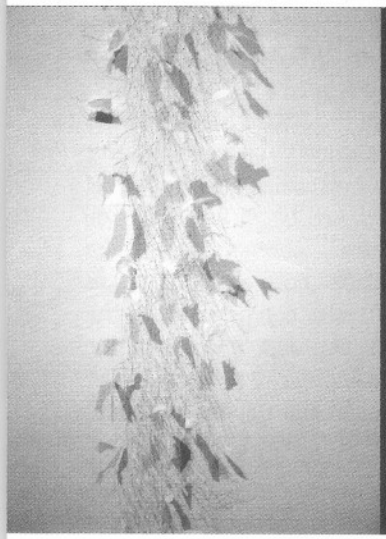


« Le colllectif veut faire connaître l'art contemporain au Maroc au-delà des frontières », Amina Benbouchta

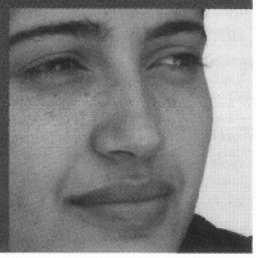


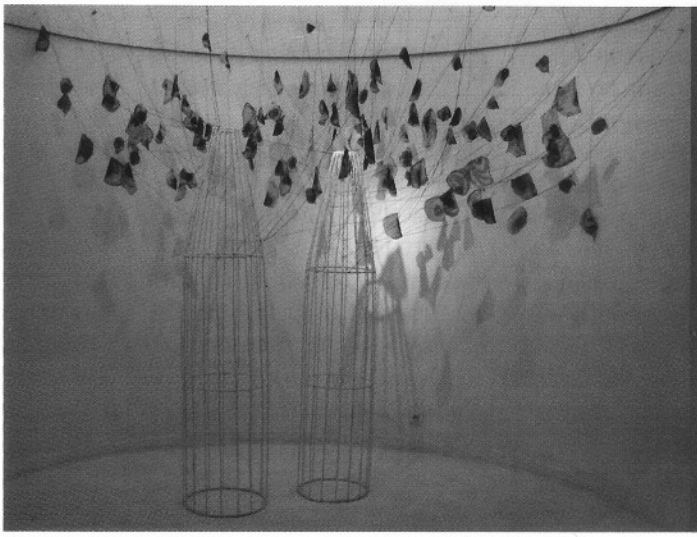
« Tout a débuté autour d'un dîner », Hassan Echair.





« Le cube me donne des envies de l'envahir », Safaa Erruas.





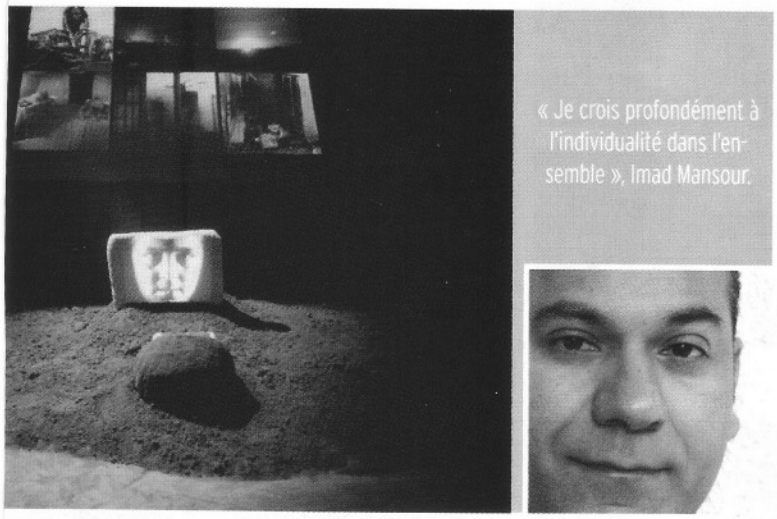
« À travers la rencontre et l'échange, l'extraordinaire diversité des cultures », Jamila Lamrani.

per à l'universalité et d'ouvrir son public à la richesse de nos réalités marocaines quotidiennes », déclare Amina Benbouchta, qui vit et travaille à Casablanca. Le Collectif réunit des artistes de nationalités différentes vivant au Maroc. « Le refus de la division géographique nous fait percevoir à travers la rencontre et l'échange l'extraordinaire diversité des cultures qui constitue, avec la recherche plastique personnelle, un atout pour chaque artiste », constate Jamila Lamrani, née à El Hoceïma et vivant aujourd'hui à Salé. Imad Mansour, lui, est né à Bagdad. Il est irakien et vit actuellement au Maroc. « Depuis mon éveil comme artiste en Irak, j'ai toujours défendu l'esprit collectif car je crois profondément à l'individualité dans l'ensemble (...). Pour moi, le Collectif 212 est un dialogue, un pas en avant. Je suis à la recherche d'un équilibre que je ne trouve que lorsqu'il y a un déséquilibre. Je vais plus loin, artistiquement, dans un collectif grâce aux contraintes ». Pour Myriam Mihindou, née au Gabon, s'engager aux côtés des artistes dans des projets de réflexion fait partie de sa démarche d'artiste. « Cette philosophie du "donner et du recevoir" fait partie de mon parcours, elle permet de retrouver une langue ouvrante et "œuvrante". La création du Collectif 212 représente pour moi l'impulsion d'une dynamique de groupe à même de réanimer cette dimension poétique de l'œuvre et provoquer des situations.

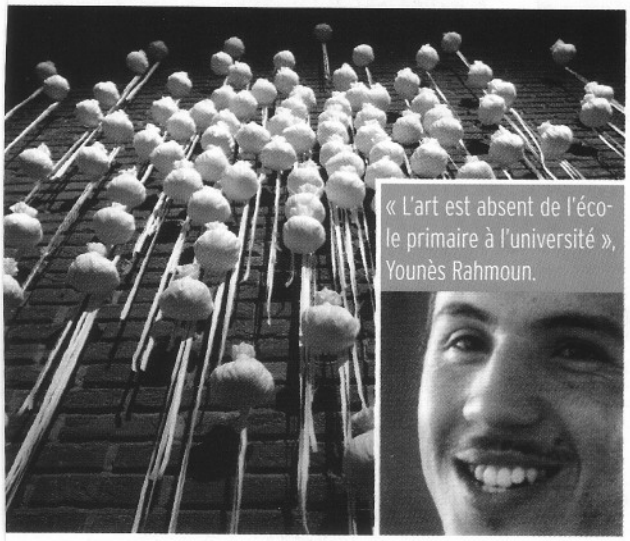
J'espère cette belle rencontre solide, afin que Le Cube puisse accueillir ensuite bien d'autres propositions et archiver la mémoire de ce qui se crée ici ou là-bas. Aujourd'hui, cette mémoire, notre mémoire, est ensablée : il faut lui donner une nouvelle visibilité ». « Le Cube » a donc ouvert un espace d'expression et a soulagé les artistes de tout le travail logistique. « Pour nous, le Cube et le Collectif sont des espaces d'expérimentation, d'investigation et de recherche. Ce qui est important, c'est aussi le financement à travers le vernissage, l'accueil des artistes, le travail de communication. C'est comme un mécénat », explique Hassan. Amina Benbouchta évoque également le mécénat à propos de l'achat de l'exposition collective. « L'exposition collectif 212 a été entièrement acquise par la Fondation ONA, ce qui est en soi symbolique d'un engagement des acteurs économiques et financiers dans l'immatériel de l'art. Le mécénat prend tout son sens lorsque l'artiste est ainsi reconnu dans son rôle créateur et générateur d'un regard positif sur toute la société marocaine. Ce geste est vécu comme un partenariat pour la modernité et qui fera date ». Si « Le Cube » et le « Collectif 212 » sont deux créations indépendantes, pour Safaâ, « il est important de souligner à ce propos le rôle joué par « Le Cube ». En accueillant la première apparition du Collectif, il concrétise son existence. Un espace tel que « Le Cube », ajoute l'artiste, me donne des envies de l'"envahir". Une exposition individuelle dans un lieu pareil m'offre une excellente occasion de réaliser une œuvre dans laquelle on pénètre vraiment ». Pour Safaâ, c'est essentiellement cette idée de partage dans la rencontre, d'enrichissement mutuel, même inconscient, dans l'échange, qui la séduit dans l'idée du Collectif. « Je connaissais tous les artistes, mais on se rencontrait trop brièvement. Il y avait la volonté d'aller plus loin dans l'échange ».

S'unir pour créer une force, pour avoir une visibilité différente, pour s'ouvrir à d'autres disciplines, pour sortir de l'isolement du travail de l'atelier. Younès Rahmoun déplore la non-éducation à l'art contemporain au Maroc. « L'art est absent depuis l'école primaire jusqu'à l'université », rappelle-t-il. Il soulève un autre problème, celui de la place de l'artiste "séparé de la société". D'où la nécessité de s'impliquer dans une structure collective. « On avait besoin de se réunir entre artistes pour se compléter et créer une certaine force, pour donner vie à des idées sommeillant en chacun de nous. On ne doit pas toutefois limiter notre engagement à la création et aux expositions ici ou là, nous devons trouver un rôle à jouer dans notre société ».

Certains propos des artistes cités ont été recueillis par Florence Deniel.



« Je crois profondément à l'individualité dans l'ensemble », Imad Mansour.



« L'art est absent de l'école primaire à l'université », Younès Rahmoun.

« La philosophie du donner et du recevoir fait partie de mon parcours », Miriam Mihindou